

# La lessive : vieux conte genevois : fin

Autor(en): **Mülhauser, M.-A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 15

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204164>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## IV

Lorsque le dimanche un zélé pasteur  
Menace et gémit du haut de sa chaire,  
Disant que chaque homme est un grand pécheur  
Et que de prier, c'est la grande affaire,  
Beaucoup de Vaudois disent en sortant :  
« Allons prendre un verre... on a bien le temps! »

## V

Avant de voter d'importantes lois  
Et de pénétrer dans l'austère enceinte,  
Avant de livrer d'éloquents tournois,  
Avant de vouloir supprimer l'absinthe,  
Nos bons députés disent, indulgents :  
« Allons prendre un verre... on a bien le temps! »

## VI

Seuls, les amoureux qui, l'espoir au cœur,  
Marchent dans un rêve et vivent d'eau fraîche,  
Ne répètent point ce refrain vainqueur :  
De beaucoup s'aimer, chacun se dépêche.  
Dans deux jolis yeux on voit le printemps,  
Et de prendre un verre, on n'a pas le temps!

GEORGES RIGASSI.

## Côté des hommes.

Dans notre numéro du 30 mars, nous avons  
donné l'horoscope des dames nées en avril.  
Voici maintenant celui des messieurs :

« Ceux qui naissent en avril sous le signe du  
» *taureau*, ont le front grand et large, le visage  
» long, d'une inclination efféminée, l'esprit fin  
» et l'humeur mélancolique ; ils sont d'un tem-  
» pérament sanguin, luxurieux, aimant la bonne  
» chère et l'amour, mais généreux et bienfai-  
» sants. »

**Collaboration.** — On demande à l'un des deux  
auteurs d'un livre qui n'a pas réussi quelle a été  
la part de collaboration de chacun.

— Eh bien, moi j'ai été le collabo et lui le  
rateur.

**Galanterie.** — Quelle différence y a-t-il entre  
moi et une pendule ? demandait une dame à un  
vieux monsieur.

— La pendule marque les heures et vous,  
belle dame, les faites oublier.

**Ingratitude.** — Comment, docteur, vous me  
comptez cinq francs la visite ?

— Mais, madame, c'est le prix que je demande  
à tout le monde.

— Oui, mais je me permettrai de vous faire  
observer que c'est moi qui ai apporté le typhus  
dans le quartier. Et il y en eut, des malades !

## FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

## LA LESSIVE

Vieux conte genevois par M.-A. Mülhauser

## FIN

Aussi j'attends ; mais quand tout le bagage,  
Rangé, compté, divisé par paquet,  
Est par chacun, en raison du partage,  
Mignardement placé dans le buffet,  
Alors je vis, je respire à mon aise ;  
Tout est en place, et bien dans ma maison ;  
Je ne crains plus que mon propos déplaie,  
Je peux parler, et peux voir raison,  
Même, oh bonheur ! causant avec ma femme !  
Elle est tout autre, et j'en suis enchanté.  
Convenons-en, il faut une grande âme  
Pour abdiquer ainsi la royauté !  
Grâce à ses soins, au sein de mon domaine,  
Je vois briller l'ordre et la propreté ;  
Durant le trouble, arbitre et souveraine,  
Fatigue, ennuis, elle a tout supporté ;  
Et quand la paix est le fruit de sa peine  
Elle me livre alors l'autorité !  
Ah ! qu'il faut bien avoir de belles âmes  
Pour concevoir une telle action !

## Education moderne.

**P**OPOL est rentré de l'école avec un « bleu » au  
front. A la récréation, il a voulu défendre  
un de ses camarades, timide et de nature  
débile, contre les brutalités d'un autre camarade  
qui ne prend plaisir qu'à expérimenter sur les  
faibles la force extraordinaire de ses biceps.

— Alors, Popol, qu'est-ce que cela signifie,  
demande le père ; tu as fait encore quelque  
gaminerie ? Tu es tombé ?

Popol, tremblant sous le regard sévère de  
l'auteur de ses jours, n'ose lever les yeux et, à  
demi-voix : « Non, papa, je ne suis pas tombé...  
je me suis... battu... »

— Tu t'es battu ! J'aime mieux ça. Et pour-  
quoi t'es-tu battu ?

Popol raconte la scène.

— Petit imbécile ! Qu'avais-tu besoin de te  
mêler de ça. Est-on bête à ce point que de se  
battre pour les autres. Ça ne se fait plus ; au-  
jourd'hui, chacun pour soi. Que lui dois-tu  
donc, à cette mazette d'Henri ? Que peut-il, en  
revanche, pour toi, faible, débile comme il  
l'est ? Qu'il se défende lui-même. S'il gagne,  
tant mieux ; s'il perd, tant pis...

— Mais, mon ami, intervient la maman, il me  
semble...

— Ah ! ma chère, je t'en prie... D'abord les  
dames ne comprennent rien à cela. Tous ces  
beaux sentiments, ces dévouements, ces inter-  
ventions généreuses, c'est de l'histoire ancienne.  
On ne gagne pas son pain à ce jeu-là, de nos  
jours. L'avenir est aux forts en bras et aux  
habiles ; et c'est à son seul profit qu'on doit dé-  
penser sa force et son habileté. Il ne faut plus  
se laisser faire ; il faut répondre du tac au tac.  
Hardi ! pan !... pan !... Quand on est deux en  
présence, dans une affaire, il faut ou chercher à  
terrasser son concurrent ou s'associer avec lui  
pour en rouler un troisième ; quitte, le coup  
fait, à rouler le second, afin d'éviter le partage.

— Eh bien, mon ami, c'est charmant, mes  
félicitations, les scrupules ne t'étouffent pas,  
au moins, reprend la maman, ébahie et scanda-  
lisée. Que voilà de jolis principes à inculquer à  
Popol !

— Je veux son bien, à Popol, moi. Je ne veux  
pas qu'il soit une de ces poules mouillées, un de  
ces rêveurs de clair de lune, se nourrissant  
de belles pensées et de généreuses intentions.  
Il ira loin avec tout ce fatras ! Je te l'ai dit, la  
page est tournée ; nous en sommes à un autre  
chapitre, à présent.

— Au chapitre des coups de poing...

Usurpateurs, apprenez de nos femmes  
Ce qu'on doit faire après un remolion !

Et toi, voisin, qui maudis la lessive  
Comme une époque où l'on est étrillé,  
Pense au plaisir, quand le dimanche arrive,  
De te montrer si bien requinquiller.  
Choyé, gâté, tu vois tout prêt d'avance :  
Lorsque tu veux être sur ton trente-un,  
Ta femme est là comme une providence  
A qui nul soin ne peut être importun.  
Heureux celui qui par bonne fortune  
Fait la lessive au plus trois fois par an !  
En faire deux est un bien joli plan !  
Trop fortuné qui peut... n'en faire qu'une.

**Titromanie.** — Un petit crevé qui n'a aucun  
titre à l'attention publique ne peut s'en conso-  
ler. Il s'est fait faire des cartes de visite ainsi :

Anatole X...

Membre du « Suffrage universel ».

**Ah !... bon... bon...** — Une maman conduit sa  
fille chez un médecin spécialiste pour les mala-  
dies d'oreilles.

— De quelle oreille est-elle sourde ? demande  
le praticien.

— Principalement des deux, monsieur le doc-  
teur.

— Parfaitement, au chapitre des coups de  
poing. Il n'y a que cela qui compte, à présent.  
L'amour du prochain, la solidarité humaine,  
tout ça c'est bon pour les pasteurs et les orateurs  
de cantine ; ça entre par une oreille et ça sort  
par l'autre, ces beaux discours. Et les scrupules !  
Voilà encore qui vous fait de belles jambes ! Ce  
que vous hésitez à entreprendre, par scrupule,  
un autre le tente, y gagne quelques beaux billets  
de mille, et vous traite d'imbécile parce que  
vous vous êtes laissé souffler l'affaire. Et tout le  
monde fait chorus. Sans compter que c'est à  
ceux-là, aux habiles et aux forts, que vont les  
plus grands coups de chapeau, que la considéra-  
tion publique fait sa cour. Voilà ! Ma chère, mal-  
gré tout ce que tu diras, c'est comme cela au-  
jourd'hui et pas autrement. Il faut marcher avec  
son temps !

\*

Eh bien, Popol, mon petit ami, le voilà fixé.  
Qu'importe, si tu as zéro de français, d'histoire,  
de géographie, d'arithmétique, même — car,  
pour dépouiller son prochain, il n'est pas besoin  
de savoir aussi bien compter que pour écono-  
miser — pourvu que tu aies dix de boxe et que  
tu connaisses tous les secrets du ju-jitsu.

Et puis, laisse-moi donc la lecture de ces  
belles épopées du temps jadis, dont ton grand-  
papa, jeune de cœur malgré ses quatre-vingts  
ans, la larme à l'œil, tout vibrant d'un noble  
enthousiasme, te faisait le récit enchanteur, en  
te sautant sur ses genoux. Tout ça, c'est du  
temps perdu ; et le temps c'est de l'argent, au-  
jourd'hui plus que jamais. Lis plutôt ces terri-  
fiantes histoires d'apaches ; initie-toi aux combi-  
naisons redoutables des « trusts », où l'on voit  
quelques privilégiés de la fortune jongler avec  
les millions et les milliards, trafiquer à leur  
seul profit du bien de tous, à l'ombre protec-  
trice des lois. Ou bien encore, délecte-toi à la  
lecture de ces grands scandales sensationnels,  
qui étalent au soleil, avec force détails, toutes  
les turpitudes et toutes les hontes de ce monde,  
et dont les tristes héros disputent aux bienfai-  
teurs de l'humanité les palmes de la popularité  
et de la gloire. Les colonnes des journeaux sont  
débordantes de ces récits-là ; ce n'est pas cher ;  
pour cinq centimes, tu en auras ton soûl. Et  
voilà ce qu'il importe de savoir pour être un  
homme.

Si tu veux réussir dans la vie, ne l'oublie pas,  
mon petit Popol, laisse les autres se débrouiller  
tout seuls et, pour ce qui te concerne, tu sais,  
pas de quartier, hardi !... pan !... pan ! J. M.

Vie mémorable et mort funeste  
de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique  
du Pays-de-Vaud.)<sup>1</sup>

## I

## UN MAUVAIS MÉNAGE.

**N**ON loin des murs de Grandson ; célèbres par  
la victoire que les Suisses remportèrent sur  
le superbe Charles de Bourgogne, on découvrit  
au bord opposé du lac, les tours du château d'Estavayer,  
qui se refléchissent dans l'onde, avec les ar-  
bres qui les environnent. Ce séjour fut, vers le mi-  
lieu du quatorzième siècle, celui d'un tyran et d'une  
victime. C'est là que le farouche Gérard<sup>2</sup>, et à sa  
triste compagne, la belle et trop sensible Catherine,  
trainèrent des jours voués au malheur.

<sup>1</sup> Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

<sup>2</sup> Gérard, sire d'Estavayer, mari de Catherine de Belp. Il habitait le château d'Estavayer, comme châtelain pour le comte de Romont, prince de la maison de Savoie. Mais la demeure ordinaire des seigneurs d'Estavayer étoit à Moudon, où elle se voit encore à droite en sortant de la ville, par la porte de Genève, dans une position isolée et riante qui tient à une sorte de Fauxbourg. L'écusson armorié de cette famille s'y voit encore sculpté sur les murs, ou peint dans la boiserie des plafonds. (?) Le dernier rejeton de cette maison, dans le canton de Berne, étoit une femme, qui fut mariée à M. Bergier, seigneur de Forel.